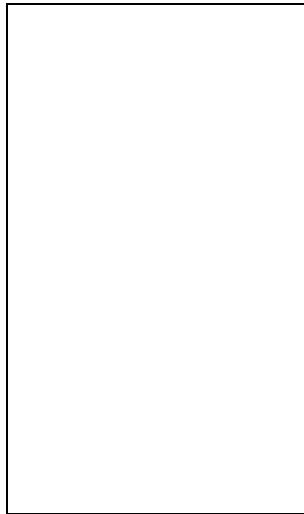


**REMY DE GOURMONT ET OCTAVE
MIRBEAU :
DE L'AMITIE A LA RUPTURE**

Remy de Gourmont n'appréciait guère son confrère en littérature Octave Mirbeau. Du moins c'est ce que nous apprend le *Journal littéraire* de Paul Léautaud.

Rapportant une conversation de Gourmont, Léautaud note ceci le 31 octobre 1907 : « *Gourmont parlait ce soir, à propos de toutes ces histoires de l'Académie Goncourt, du manque de temps des Académiciens Goncourt, avec "Mirbeau, violent, et Descaves un peu arsouille"* [...] »ⁱ. Ici le critique littéraire respecté, la grande figure du *Mercure de France*,



Portrait de Remy de Gourmont gravé sur bois par Raoul Dufy

attaque la personne même de Mirbeau. Le 20 novembre 1907 Léautaud et Gourmont sont tous deux dans les locaux du *Mercure*. Léautaud vient de recevoir un livre de Mirbeau : « *Une jolie surprise. Mirbeau m'a envoyé son nouveau livre, avec une dédicace charmante, quoiqu'elle me fasse un peu sourire : affectueuse admiration. C'est le récit d'un grand voyage sur son automobile. Le titre en est le numéro de son auto : La 628-E8. [...] C'est un livre neuf, au grand air, qui nous repose des livres savants, des livres faits avec d'autres livres* ». Gourmont intervient : « *À la vue du livre de Mirbeau, Gourmont n'a pas paru témoigner beaucoup d'admiration ni même d'estime. "C'est de la littérature de sport, m'a-t-il dit. Du reste, c'est composé d'articles parus dans L'Auto. Alors, vous voyez !"* ». Léautaud de commenter : « *Mon Dieu, c'est peut-être bien un peu de parti pris* »ⁱⁱ. Le 27 novembre, Léautaud et Gourmont parlent à nouveau de La 628-E8 : « *Grande discussion ce soir*

avec Gourmont sur le livre de Mirbeau, Gourmont déclarant l'automobilisme une chose stupide, le plaisir de l'automobile une chose stupide, etc., etc., comparant Mirbeau à un enfant qui a un nouveau jouet et ne fait plus qu'en parler [...], et moi lui disant que nous parlions là de choses que nous ne connaissions guère »ⁱⁱⁱ.

Un an plus tard, Léautaud et Gourmont parlent du conflit qui oppose l'écrivain Mirbeau et Claretie, l'administrateur de la Comédie Française. Léautaud consigne les faits dans son journal, le 30 avril 1908 : « *Les débats de l'affaire Mirbeau - Claretie ont commencé hier au Palais, par la plaidoirie de Henri-Robert pour Mirbeau. Les journaux en donnent d'assez longs aperçus [...]. Gourmont a beau dire tout ce qu'il voudra, avec tout son parti pris à l'égard de Mirbeau, Claretie a reçu une pièce, il l'a fait répéter [...]. Il est inadmissible qu'il puisse après cela demander telles modifications qui changeraient la pièce du tout au tout. Il perdra. [...]. Pour une fois, on voit un auteur qui résiste aux exigences de la Comédie-Française, qui ne se soumet pas comme les autres [...]. On doit être avec lui absolument, entièrement »^{iv}. Quelles que soient les circonstances, Gourmont condamne Mirbeau.*

Ces deux écrivains avaient été très liés par le passé, voire intimes. Considérons une fois encore le *Journal littéraire* de Léautaud à cette date, le 17 novembre 1907. Léautaud parle avec Gourmont des lettres de Mirbeau et Bernstein publiées dans la presse. « *“Quelles mœurs, mon Dieu, quelles mœurs, a-t-il dit. Qu'est-ce qu'il peut y avoir là-dessous ? Qu'est-ce que Bernstein peut bien savoir sur Mirbeau ? Ce ne sont certainement pas ses histoires de mariage [...]”*. *Gourmont m'a raconté que Mirbeau lui a fait dans les années où ils se voyaient des confidences sur cette affaire de son mariage [...] »^v.*

À compter de l'année 1891 et dans les années qui suivirent, Gourmont et Mirbeau furent en effet très proches l'un de l'autre, partageant alors les mêmes valeurs politiques et esthétiques. Le point de départ de leur amitié est lié à un concours de circonstances.

Des liens se sont tissés entre ces deux écrivains dans un contexte très particulier, le scandale qui a suivi la publication dans le *Mercur de France* d'un article signé Gourmont : « Le Joujou patriotisme ». Jeune attaché à la Bibliothèque Nationale depuis le 7 novembre 1881, auteur d'articles dans des revues symbolistes à faible tirage, Remy de Gourmont n'est guère

connu au-delà des cercles qu'il fréquente. En publiant dans le *Mercure de France* d'avril 1891, accessible dès le 25 mars, « Le Joujou patriotisme », Gourmont acquiert une notoriété dont il se serait bien passé. Dans cet article il expose des vues partagées par les jeunes littérateurs symbolistes, il dit son refus de l'esprit de revanche à l'égard de l'Allemagne qui s'est approprié deux provinces anciennement françaises, l'Alsace et la Lorraine ; il récuse le patriotisme belliciste ; il appelle de ses vœux une communion culturelle entre les deux peuples, allemand et français. Ses propos sont mûrement réfléchis ; malheureusement pour lui, au moment de leur publication, ils ont été perçus comme provocateurs par des journalistes qui encouragent les Français à refuser toute compromission avec l'Allemagne.

Gourmont doit affronter des critiques féroces dans la grande presse. Un exemple : Nestor, pseudonyme d'Henry Fouquier, ancien ami et préfet de Gambetta au moment de la Défense nationale, réclame dans un article intitulé « Le Dilettantisme » une punition exemplaire à l'encontre de Gourmont, ce traître à la patrie^{vi}.

Octave Mirbeau prend d'emblée la défense de Gourmont. Parce qu'il partage l'opinion de cet écrivain symboliste à propos du faux patriotisme, parce qu'il est foncièrement attaché à la liberté d'expression, parce qu'il est alors, comme le note dans son journal le 16 mars 1891 Edmond de Goncourt, « *le seul valeureux dans les lettres, le seul prêt à compromettre un peu de la tranquillité de son esprit*^{vii} ».

Le 21 avril 1891 Mirbeau rend hommage, dans un entretien avec le journaliste Jules Huret, à divers jeunes écrivains : « *Il y a là au Mercure de France des gens comme Remy de Gourmont, Albert Aurier critique d'art et d'autres qui méritent mieux que ce dédain de Zola. D'ailleurs, moi je trouve que toutes ces "petites revues", comme il les appelle, c'est ce qu'il y a de plus intéressant à lire [...]* »^{viii}. Ceci paraît dans *L'Écho de Paris* là même où Nestor avait fustigé Gourmont.

Gourmont prend la plume ce 21 avril pour remercier Mirbeau d'avoir prêté attention à la qualité de son travail, alors que la majeure partie des journalistes l'abreuvent d'insultes. Gourmont écrit à Mirbeau : « *Vous*

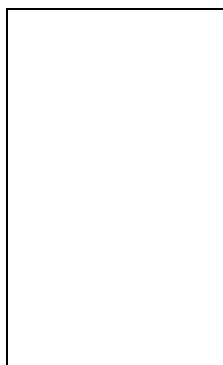


Remy de Gourmont,
par J. Flandrin

n'êtes pas un étouffeur, vous et, en un temps où une génération littéraire peut dépasser la trentaine sans qu'on lui ait permis de se manifester, tout étant clos, revues et journaux, l'un des seuls dans la grande presse, vous clamez pour qu'on regarde un peu à côté de soi et devant soi.[...] Laforgue a-t-il été assez proprement écrasé. [...] Vous me vengez bien de l'infâme article de Fouquier. [...] Pour moi je suis très touché de la si spontanée mention de mon nom d'inconnu dans votre interview de L'Écho de Paris [...] »^{ix}.

Gourmont est d'emblée conquis par Mirbeau qui parle en termes élogieux d'écrivains qui l'enthousiasment. Par exemple Laforgue. Dans le pamphlet « Le Joujou patriotisme », Gourmont avait dénoncé les patriotes incapables de manifester une quelconque générosité à l'égard de Laforgue : « *Ont-ils subventionné Laforgue, qui ne trouva qu'à Berlin la nourriture nécessaire à la fabrication de ses chefs-d'œuvre d'ironie tendre ?* ». Dans sa réponse à l'enquête de Jules Huret, Mirbeau évoque de son côté Laforgue : « *Oh ! elle est bien développée chez moi cette horreur des critiques littéraires. Oh ! les monstres, les bandits ! vous les voyez tous les jours baver sur Flaubert, vomir sur Villiers, se vanter d'ignorer Laforgue, ce pur génie français mort à vingt-sept ans...* » Arrêtons-nous sur ce passage : « *se vanter d'ignorer Laforgue* ».

Entre autres critiques littéraires, Mirbeau peut songer ici à Henry Fouquier le journaliste exalté contre Gourmont. Dans l'article « Le Dilettantisme » déjà cité, ce chroniqueur avait écrit : « *Le roi de Bavière a accueilli M. de l'Isle-Adam, et les Allemands ont acheté des dessins de M. Redon et subventionné "le tendre et ironique" Leforgue que j'ignore. Ah ! quand la*



Viélé-Griffin,
par Rouveyre

déliquescence ou je ne sais quelle chapelle en arrive là, quand, entre la subvention de Leforgue et l'admiration de Redon et la Patrie, la balance ne tombe pas du côté de celle-ci, je commence à trouver que notre patience indulgente envers tous ces prétentieux farceurs doit prendre fin. »

Ces lignes de Fouquier avaient appelé un commentaire cinglant de la part de l'écrivain symboliste Viélé-Griffin. Fouquier avait alors repris la plume et fait paraître « Les

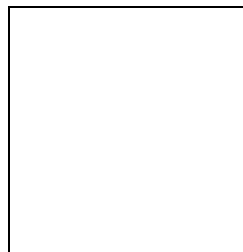
jeunes et les vieux » dans *L'Écho de Paris* du 16 avril 1891 :
« ... le fort grief de M. Vielé-Griffin, le crime irrémédiable qui risquerait de me faire déclarer "l'absolu crétin" par ce justicier ardent, c'est que j'ai avoué, ici même, que j'ignorais Laforgue... J'avais même écrit, je crois, Leforgue, ce qui devenait un sacrilège. Eh ! à tout péché miséricorde ! Je n'ignore plus Laforgue. J'ai obtenu, je dois le dire, des réponses vagues d'abord. On m'a dit que Laforgue était le Seurat de la littérature, ce qui m'a bien peu fixé. Puis, j'ai vu qu'il avait été, en Allemagne, habiter Berlin et tenir un emploi à la cour, lecteur de l'Impératrice. Je pouvais bien ignorer qu'un Français avait cet honneur, dont beaucoup n'eussent pas voulu, malgré l'appointement, peut-être même M. Vielé-Griffin ? car, si imbécile qu'il me pense, M. Vielé-Griffin accorde que je n'ai point tort quand je tiens que c'est un méchant paradoxe, chez quelques jeunes, de ne plus croire à la patrie et de déclarer qu'il n'y a plus de nations, qu'il n'y a plus de sexes. [...] »^x.
Cela donne le ton du climat de haine qui avait cours en 1891. Villiers de l'Isle-Adam est condamné pour avoir été apprécié de Louis II de Bavière. Laforgue est condamné pour avoir été lecteur à la cour impériale à Berlin.

Dans un *post-scriptum* de sa lettre du 21 avril, Gourmont annonce à Mirbeau qu'il lui fera parvenir *Sixtine* publié originellement en octobre 1890 : « Je crois [...] que vous n'avez pas reçu *Sixtine* : j'ignorais alors votre adresse, je me permets de vous faire envoyer ce roman [...] ». C'est le début d'une correspondance entre les deux hommes qui va se poursuivre jusqu'en 1897.

La campagne menée contre Gourmont, extrêmement violente, entraîne son éviction de la Bibliothèque nationale le 28 avril.

Une protestation est lancée le 30 avril par le *Mercure de France*, la revue à laquelle collabore Gourmont, afin de dénoncer l'atteinte portée à la liberté d'expression.

Gourmont, ce même 30 avril, écrit à Mirbeau : « Combien je suis touché et flatté que *Sixtine* vous ait plu ! Et voici que, plus que jamais, j'ai besoin de sympathies, - à les quêter ! Mon article de l'avant-dernier "*Mercure*" sur le faux patriotisme m'a coûté ma place à la Bibliothèque Nationale [...] Me voilà forcé de frapper à toutes les portes du journalisme jusqu'à ce qu'une s'entrouvre. J'ai si peu de répugnance à écrire à L'Écho



Alfred Vallette,
par Rouveyre

de Paris *que je suis à ce sujet en pourparlers avec Catulle Mendès. [...] Si j'osais vous demander votre appui ? [...]* ». À la fin de sa lettre, Gourmont salue Mirbeau attentif à toutes les nouvelles écoles littéraires : « *On craint le public, mais il y a un public pour la littérature, un public qui veut du neuf. A-t-on jamais regimbé contre vos articles révélateurs, si hardis de forme et d'idées ? Je suis, pour ma part, de tout cœur avec l'audacieux et je prie le maître écrivain de croire à mon étroite sympathie.* ».

S'adressant à Mirbeau, Gourmont est alors cérémonieux : il ouvre ses lettres par un « *Monsieur - et bien cher confrère* ». Insensiblement dans le courant de l'année 1891, il emploiera l'expression « *Mon ami* ». Mirbeau et Gourmont ont effectivement sympathisé.

Dans le numéro de mai 1891 du *Mercure de France*, Alfred Vallette le directeur, signe un article « Malveillance », dans lequel il s'en prend à Henry Fouquier et aux esprits conformistes qui refusent d'entendre les propos hétérodoxes de Gourmont et des jeunes écrivains symbolistes. Jules Renard, alors collaborateur au *Mercure*, félicite Vallette : « *Parfait votre article sur Gourmont, et pour nous tous. Acceptez ma part de remerciements.*^{xi} » Las ! le *Mercure de France* ne fait pas le poids devant la presse patriote.

Mirbeau, avec la verve pamphlétaire qu'on lui connaît, a quelques chances d'être vraiment efficace. Gourmont attend beaucoup de Mirbeau. Il n'ignore pas que sa position peut être difficile à *L'Écho de Paris*, mais il est sûr de sa force. « *On se défie de vous ?* lui écrit-il le 2 mai – *mais votre sincérité les épouvante ! Ne vous diminuez pas, vous êtes vous-même, vous avez la passion, la force évocatrice.* »

Le 18 mai, Mirbeau fera paraître « Les beautés du patriotisme » dans *Le Figaro*, un article refusé par *L'Écho de Paris* ; dans cet article, il rend hommage à Gourmont : « *M. Remy de Gourmont est un écrivain du plus beau talent et c'est un des plus profonds esprits que je sache. [...] M. Remy de Gourmont publia [...] un article intitulé : "Le Joujou patriotisme". M. de Gourmont n'est pas de ceux qui pensent au hasard : il sait ce qu'il fait. L'article était d'une belle éloquence ironique et d'une logique impeccable. [...]* ». Il raconte ensuite les mésaventures de Gourmont jusqu'à son éviction de la Bibliothèque Nationale, et à partir du cas de Gourmont, il parle de la presse en général :

« Aujourd'hui la presse est libre, mais à condition qu'elle restera dans son strict rôle d'abrutissement public. [...] On tolère qu'elle nous montre des derrières épanouis, des sexes en fureur et en joie, encore faut-il que ce soit dans un rayonnement du drapeau tricolore. [...] Oui, nous sommes libres de nous réunir où nous voulons et d'écrire ce que nous voulons, [...] mais on fusille ici des ouvriers capables de vouloir vivre et de demander du pain, ce qui est une insoutenable prétention ; mais on enlève leur pain à ceux dont le crime est d'affirmer des opinions qui n'ont point l'estampille ministérielle ou l'agrément des bourgeois. Tel fut le cas de M. Remy de Gourmont. [...] »^{xii}.

Mirbeau a rencontré de nombreuses difficultés avant d'obtenir que son article soit publié. Le 7 mai, Gourmont s'inquiète auprès de Mirbeau du sort de l'article : *« Je veux d'autant plus espérer en Magnard [directeur du Figaro] que je crains qu'à L'Écho Mendès ne désapprouve l'article. [...] Vous m'en aviez prévenu. [...] »*. Le 11 mai, Mirbeau pense que l'article ne paraîtra pas, il l'écrit à son ami Gustave Geffroy : *« Le Figaro refuse mon article, et stupéfaction, en même temps L'Echo de Paris. Magnard est effrayé ! On ne peut plus rien dire, rien, rien ¹³. »* Le 12 mai, Gourmont est effondré : *« Mon bien cher confrère et ami, j'apprends à l'instant que votre article annoncé pour lundi à L'Écho a été arrêté au passage. »* Le 13, Gourmont aborde à nouveau le sujet : *« Cette maison [L'Écho de Paris] m'inspire déjà une sorte d'horreur. Vous refuser un article, à vous ! »*. Gourmont remercie avec chaleur son ami de tout ce qu'il a fait pour lui : *« Vous êtes admirable de courage et je vous adore : rien ne vous coûte quand il s'agit de rendre service. [...] »*

Après quelques rebondissements, Mirbeau obtiendra l'assentiment de Francis Magnard. L'article paraît donc.

La parution des « Beautés du patriotisme » dans *Le Figaro* du 18 mai enthousiasme Gourmont. Il écrit à son cher ami : *« [...] votre article est réellement superbe. C'est fait, c'est dit. Tous ceux qui le méritaient reçoivent leur coup de bâton discret : Fouquier, la Bibliothèque, etc. [...] Vous êtes le chef des Justes par qui sera sauvée la Presse maudite, je vous aime et vous embrasse. »*

Alfred Vallette, le directeur du *Mercure*, saluera, dans le numéro de juin 1891, l'acte généreux de Mirbeau en faveur de Gourmont : *« Nous lisons dans Le Figaro du 18 mai un article de M. Octave Mirbeau : "Les Beautés du patriotisme", qui juge comme il sied la révocation de M. de Gourmont. Nous adressons à M. Octave Mirbeau nos plus chaleureux remerciements »¹⁴.*

La confrontation avec le parti des patriotes ne s'achève pas avec l'article « Les Beautés du patriotisme ».

Henry Fouquier publie le 17 juin 1891, dans *L'Écho de Paris*, en réponse à un article paru dans *La Revue indépendante* : « Un mot d'explication ». L'objet de cet article, c'est encore et toujours Gourmont. Fouquier y récusé les critiques que lui ont adressées « *deux messieurs qui signent Jules et Gaston, espérant peut-être que cette signature siamoise leur donnera le talent des frères Goncourt ?* » Que vaut les réquisitoires en règle de Jules et Gaston Couturat, défenseurs de Gourmont ? Ils s'indignent « *qu'on ait pu révoquer un employé à cause de ses idées* ». Ils prétendent défendre, en sa personne, « *la liberté de penser et d'écrire* ». Fouquier leur oppose l'argumentation suivante : « [...] *si la négation de la patrie, dans le domaine de l'absolu, est une idée comme une autre, [...] la prédication de cette idée est, tout simplement, un crime. [...] Entre la main de celui qui livre nos armes et la bouche de celui qui nous enseigne à en pas nous en servir, je ne fais nulle différence. [...]* » Fouquier conclut en ces termes : « *Qu'on ne nous parle pas, non plus, de liberté ! M. de Gourmont est libre, d'ailleurs, d'insulter l'Alsace-Lorraine. [...] L'État est libre, lui aussi, de congédier un tel serviteur. S'il a abusé de son droit, il a porté atteinte à quelque chose de respectable : qu'on ose le dire ! Il y a à la Chambre des députés toujours prêts à défendre la liberté de la pensée et de la parole. [...] Qu'un de ces députés monte à la tribune, y lise l'article de M. de Gourmont, et ose - je ne dirai pas même l'approuver - mais blâmer l'État d'avoir chassé du rang ce déserteur de la patrie.* ».

Gourmont écrit à Mirbeau le 18 juin, il est effondré : « *Mon cher ami, / Vous le vîtes hier : l'homme aux pourboires [Fouquier] a récidivé, à propos d'un article de La Revue indépendante. C'est fâcheux, d'autant plus qu'il semble avoir le dernier mot.* ». Le directeur de *L'Écho de Paris*, Valentin Simond, a refusé à Gourmont un droit de réponse. « *La réponse refusée paraîtra en tête du prochain Mercure, en caractères d'un exceptionnel n° 10.* ». Gourmont suggère, dans une autre lettre de ce même mois de juin, de tirer parti d'une information portée à la connaissance du public. « *Une insinuation : vous avez lu dans divers journaux cette note : "Triponé était membre de l'ex-Ligue des Patriotes". Quel joli article pour vous, sous ce titre Un Patriote. En gantant vos griffes, surtout en ménageant le gouvernement, L'Écho n'oserait refuser et cela re-retournerait l'opinion de votre côté et du mien.* ». De quoi s'agit-il ? La Ligue des Patriotes avait été fondée en 1882 par des fidèles de Gambetta. Lui-même en est membre. Gambetta

meurt en décembre 1882. La Ligue lui survit et va se radicaliser sous l'autorité de Paul Déroulède : elle se veut le porte-drapeau de la revanche contre l'Allemagne. Elle appelle à des manifestations de rue, soutient le général Boulanger. Elle est dissoute en mars 1889, les républicains modérés l'ayant emporté sur le boulangisme. Triponé, c'est un capitaine, actif dans la Ligue des Patriotes, accusé d'avoir livré le secret d'un explosif aux Allemands.

La suggestion de Gourmont a porté ses fruits. Mirbeau a tiré parti de cette affaire dans un « Dialogue triste » publié le 30 juin dans *L'Écho de Paris*. Le titre de ce dialogue : « Tous patriotes ». Voici le passage dans lequel apparaît Gourmont : « [...] *Et le plus fort, voyez-vous, c'est qu'on a laissé tranquille ce misérable Gourmont ? – Gourmont ? Qu'est-ce donc que c'est encore celui-là ? – Vous n'avez donc pas lu Le Moniteur de l'armée ? – Ma foi non. – Eh bien, je ne sais pas au juste ce que c'est ce Gourmont... Mais d'après Le Moniteur de l'armée, je crois bien que c'est une espèce de bandit qui a livré à l'Allemagne l'Alsace et la Lorraine, et qui tripotait avec Guillaume, pour lui vendre la Champagne ! – Non, vrai ? C'est comme je vous le dis ! Je crois aussi, toujours d'après Le Moniteur de l'armée, qu'il avait volé de la poudre sans fumée, pour l'envoyer à Guillaume et des cartouches Lebel, et les plans des fortifications de Bougival... – Et on ne lui a pas écrasé le crâne à coups de talon de bottes ! Non ... je crois même qu'on lui a donné une place de bibliothécaire. [...]* ».

Le propos de Mirbeau est si caricatural qu'il peut mettre les lecteurs de *L'Écho de Paris*, journal pourtant patriote, de son côté. Gourmont est ravi. Il l'écrit à son ami le 30 juin 1891 : « *Un mot pour vous dire combien est amusant, et vrai et philosophique, sous sa forme paradoxale, votre article de ce matin. Il fallait finir par cela – le ridicule : et c'est nous qui, décidément, l'avons, le dernier mot.* » Gourmont et Mirbeau sont associés dans le combat qu'ils mènent contre les tenants de la revanche. Dans ce combat, Mirbeau est bien évidemment le mieux armé pour défendre Gourmont, objet de nombreuses critiques depuis la publication du « Joujou patriotisme ». Gourmont sait gré à Mirbeau du soutien sans faille qu'il lui apporte.

Gourmont confie à son ami ses difficultés à s'imposer dans les journaux, il sollicite ses conseils. Ainsi le 11 juin 1891 : « *Pour*

moi, rien, rien, rien. Magnard [du Figaro] m'a oublié. Que faire ? Pensez-vous que je doive aller le revoir ? ».

Ceci encore le 11 novembre, par rapport à Dénécheau directeur de *L'Éclair* : « [...] *Mon cher ami, j'ai une confiance à vous faire. Le charmant Dénécheau des premiers jours est devenu peu aimable. Depuis le 28 août, il m'a pris en tout deux articles. Les autres [...] manquent selon lui d'actualité. [...] La lutte est impossible pour moi contre ce monstre : démêler ce qui est actuel de ce qui ne l'est pas, c'est au-dessus de ma compétence. [...] Comme conséquence, je suis un peu désespéré. [...] Donnez-moi un conseil ».*

Quand Gourmont publie quelque chose, il remercie vivement Mirbeau. À propos de l'article intitulé « Les Anti... », il lui écrit le 22 septembre : « *Mon cher ami, / Voilà mon premier article à L'Éclair. [...] Je vous dois cela encore ! – Et je ne vous remercie pas, je me contente de vous aimer. ».*

Soucieux de rendre service à Gourmont, Mirbeau intervient en sa faveur auprès de divers journaux. Dans une lettre à Gourmont d'août 1892, il rapporte une conversation avec le secrétaire de Fernand Xau, le directeur du *Journal* : « — *Comment, vous avez sous la main des jeunes gens ardents, combatifs, pleins du plus beau talent, et voilà ce que vous avez trouvé ! Alors vous n'avez pas songé un seul instant à vous enquérir de la collaboration de Gourmont, Paul Adam, Saint-Pol-Roux, de Régnier... »* Et Mirbeau de commenter : « *Un journal mondain ! Naturellement Xau devait penser à un journal mondain. Il n'y a qu'un journal à faire en ce moment, c'est un journal anarchiste¹⁵ ! »*

Gourmont remercie Mirbeau de ses interventions.

Samedi 11 août : « *Des mois de silence, et puis tout à coup on entend parler de vous par un acte d'exquise amitié. Vous n'avez pas besoin de signer : il n'y a que vous capable d'être si charmant. J'ai vu aujourd'hui le secrétaire de F. Xau, auquel, sur sa demande, j'avais donné rendez-vous : nous sommes convenus de ma collaboration au Journal. [...] Je ne sais pas autrement vous remercier qu'en vous disant une fois de plus ma sincère affection. ».*

Dans les années qui suivent 1892 la situation de Gourmont ne sera pas vraiment assurée au sein du *Journal*. Il ne cesse pas de réclamer son concours à Mirbeau afin que sa position soit confortée. Il rapporte l'évolution de la situation...

Le 24 décembre 1894 : « *Du jour où vous m'avez écrit votre très excellente lettre, je croyais qu'une décision de Xau n'aurait*

été qu'une affaire de minutes, – et voilà quinze jours. [...] Tous ces détails, mon cher Mirbeau, pour que vous ne me disiez pas ingrat, car cette quinzaine m'a été fort pénible. [...] Maintenant je crois sincèrement que rien ne sera changé à ma situation – et je crois aussi que je vous dois cela. C'est une raison de plus pour vous aimer, si pour aimer Mirbeau il faut des raisons personnelles. Et puis, moi, je vous dois déjà tant que je ne compte plus. Dès que la solution définitive sera affirmée, je vous le dirai. [...] ».

Le 18 janvier 1895 Gourmont revient sur sa situation au *Journal* : *« Il n'y a encore rien de conclu au Journal. Comme vous et par deux fois, Xau m'a affirmé que je pouvais considérer l'affaire comme arrangée. [...] Finalement il m'a fait dire qu'il m'écrirait, et rien. Comme j'ai absolument besoin du médiocre traitement qu'on me faisait au Journal, [...] je me suis humilié à faire antichambre jusqu'à deux fois par jour, acceptant d'éternelles remises de rendez-vous, – mais ce n'est pas tenable. Je vous prie donc encore, d'obtenir de Xau une réponse définitive, par oui ou par non. [...] J'abuse de vous, mon cher Mirbeau, pardonnez-moi en faveur de mon affection pour vous, qui est grande. ».*

Mirbeau a su faire preuve de persuasion auprès du directeur du *Journal*. Une fois encore Mirbeau vole au secours de son ami. Gourmont l'informe du succès de ses démarches. Le 22 février 1895 : *« Vous avez vu que votre intervention a eu un premier résultat : ils m'ont fait passer un article. J'en ai envoyé un second, pour lequel je ne puis pas être inquiet, puisque vous voulez bien, de temps en temps, dire un mot comminatoire. »*

La situation s'étant à nouveau dégradée, Gourmont sollicite une fois encore Mirbeau. Mai 1895 : *« Voilà [...] plus d'un mois que Xau ne m'a rien fait passer, quoiqu'il ait un conte depuis la fin de mars. [...] Secouez-le un peu ; je le tiens quitte à deux articles par mois ».* 8 septembre 1895 : *« Pour la dernière fois – car sur votre conseil même, je vais me tourner d'un autre côté – faites que Xau pense au dernier article que je lui ai envoyé. C'est un conte assez long et auquel je tiens beaucoup. [...] ».*

Apparemment Mirbeau ne se lasse pas de plaider la cause de Gourmont. Ainsi le voit-on intervenir auprès d'un confrère, Henry Bauër : *« Vous savez quel écrivain est Remy de Gourmont. Je ne puis le maintenir au Journal. [...] Pouvez-vous obtenir qu'il entre à L'Écho. Ce serait pour vous une acquisition de premier ordre ; et pour le pauvre Gourmont une joie*

profonde. [...] Je vous le confie. [...] Je vous remercie, mon cher Bauër, de tout ce que vous ferez envers mon ami [...] ¹⁶. »

Depuis le mois d'avril 1891, Gourmont ne cesse pas de solliciter celui qui est devenu son ami. Mirbeau fait de son mieux pour se rendre utile, sa bienveillance et sa patience ne sont jamais mises en défaut ! L'amitié de Gourmont n'est pas seulement liée à un sentiment de reconnaissance. Les deux écrivains ont des préoccupations politiques et artistiques communes.

Il y a une proximité idéologique entre Gourmont et Mirbeau. Tous deux sont hostiles à l'alliance franco-russe parce que la Russie c'est l'autocratie.

Dans son droit de réponse à Henry Fouquier, refusé par *L'Écho de Paris* et publié dans le *Mercure* de juillet 1891, Gourmont précise ses orientations : il n'est en rien hostile à l'idée de patrie ; ce qu'il récuse, c'est l'idée de revanche à l'égard de l'Allemagne. « *Les uns prônent l'alliance russe ; moi, selon mes idées subversives, je préférerais l'alliance allemande* ». Mirbeau partage cette opinion. Dans une lettre à Camille Pissarro, début septembre 1891, Mirbeau s'insurge : « [...] *Sommes-nous assez fous, assez ridicules, assez criminels avec cette alliance Russe ; et ce cri de guerre qui retentit à tous les échos de la presse. J'avais voulu protester contre tout cela, au nom de ceux qui ne gueulent pas, et qui sont plus nombreux que les braillards. Mais L'Écho de Paris est un journal patriote. Il a refusé mon article¹⁷. »*

Tous deux sont hostiles à la sottise qui sévit partout. Le patriotisme est pour eux un autre nom de la sottise quand il est excessif. Mirbeau fait paraître des articles virulents contre les patriotes ; Gourmont apporte sa contribution dans un article publié le 24 septembre 1891 dans *L'Éclair*, journal auquel il collabore suite à une intervention de Mirbeau. Cet article est intitulé « Les Anti... » : « *Il y a toujours des gens à se proclamer anti-quelque chose, anti-quelqu'un. [...] Quant aux mobiles avoués par ces très médiocres esprits, ils sont [...] grandioses : ce sont l'honneur national, le salut de l'État, le patriotisme. Tout au fond d'eux-mêmes, il y en a deux autres, [...] une basse ambition et une incurable sottise. La sottise est peut-être ce qu'il y a de plus constant dans l'humanité.* ». Il aborde ensuite plus précisément les incidents qui eurent lieu à Paris pour la première représentation de *Lohengrin* de Wagner le 15 septembre 1891. Gourmont parle de la sottise qui

« *hurlait ou grognait autour de l'Opéra* » : cette sottise est le fait des ennemis de l'Allemagne.

La sottise inspire les décisions des élites. Elle est aussi dans les consciences populaires.

En juin 1892 Gourmont fait paraître des commentaires dans la rubrique « Choses d'art » du *Mercure de France*. Il parle de la présentation des œuvres au Louvre, détestable selon lui. « *En l'état actuel des choses – et la Démocratie bourgeoise ne livrant son bon argent que pour faire des canons ou décerner des prix aux jockeys de l'Institut et aux académiciens du Turf –, on pourrait néanmoins organiser au Louvre un vrai musée. [...]. Mais ce serait trop simple, et sans doute pas assez administratif...* ». Il parle d'une exposition d'œuvres de Raffet dans une galerie : « *Ce sont de curieuses illustrations à l'histoire militaire de la Révolution et de l'Empire. [...] C'est instructif : on y voit le troupeau humain aussi stupide que vaniteux, satisfait de la gloriole, même sans pain et voué à se faire éternellement massacrer pour plaire à un maître qui le flatte et le bat. Comme le Napoléon de Raffet comprend bien et quel souverain mépris dans ses yeux pour la brute qu'il envoie à la mort ! Ils sont héroïques, oui, les pauvres bougres, mais qu'ils sont bêtes !*¹⁸ »

La charge contre la bourgeoisie, les artistes assermentés, le peuple est terrible. Elle ne peut que satisfaire Mirbeau. Ce qui unit le plus fortement Gourmont et Mirbeau, c'est la dénonciation de l'ordre social. Les mésaventures de Gourmont dans la grande presse populaire sont là pour illustrer le bien-fondé de leur acrimonie commune.

Dans les années 1890 la séparation entre ce qui relève de la critique de la société, de la dénonciation du régime politique, d'une part, et ce qui concerne plus précisément les avant-gardes artistiques et littéraires, d'autre part, n'est pas nette. Les échanges épistolaires entre Gourmont et Mirbeau le montrent bien : sous la plume d'un Mirbeau et d'un Gourmont, dans la même lettre, des propos politiques très incisifs sont associés à des considérations altièrès sur l'art, à des hommages à l'adresse d'artistes et d'écrivains.

Mirbeau et Gourmont partagent la même affection pour Laforgue et Villiers de l'Isle-Adam, ces écrivains prématurément disparus peu appréciés alors par les critiques installés dans la grande presse. Dans les lettres qu'il adresse à Mirbeau, nous l'avons vu, Gourmont salue son ardeur à

défendre de tels écrivains. Ils sont tous deux enthousiastes de Mallarmé et de Maeterlinck, et d'autres encore, plus ou moins enrôlés sous la bannière du symbolisme.

Aux yeux de Gourmont Mirbeau est exemplaire dans sa défense des artistes d'avant-garde. Répondant aux questions du journaliste Jules Huret, celui-là même qui avait interrogé Mirbeau, pour une enquête sur l'évolution littéraire, Gourmont insiste sur le rôle éminent de son ami : « *Ah ! je crois tout de même que si la critique était aux mains d'hommes aussi clairvoyants, aussi francs, d'écrivains aussi passionnés, d'aussi noble caractère que M. Octave Mirbeau, [...] Villiers n'aurait pas dû, pour vivre, peiner comme un manœuvre, ni Mallarmé enseigner l'anglais courageusement à des potaches, ni Huysmans forclore, en un bureau, les meilleures années de sa vie*¹⁹. »

Mirbeau et Gourmont assistent à des manifestations organisées en faveur des artistes novateurs. Un exemple : le Théâtre d'Art propose un spectacle les 20-21 mai 1891 - Gourmont était présent le 20 et regrettait de ne pas avoir rencontré Mirbeau « *durant les entractes* » -, spectacle organisé en faveur de Paul Verlaine et de Paul Gauguin²⁰. Le programme du spectacle comprenait, outre *L'Intruse*, une saynète de Verlaine *Les Uns et les Autres*, le *Soleil de Minuit* de Catulle Mendès, *Le Corbeau* de Poe traduit par Mallarmé, etc.

Gourmont et Mirbeau sont susceptibles de participer aux mêmes groupes d'opinion. En 1896 des fidèles de Verlaine se sont regroupés au sein d'un « *Comité pour l'érection à Paris, par souscription, d'un monument à Paul Verlaine. Les souscriptions sont reçues au Mercure de France*²¹. » Ce Comité est présidé par Stéphane Mallarmé. En 1897 « *la souscription publique pour l'érection à Paris d'un monument à Paul Verlaine est ouverte*²² ». Parmi les adhésions reçues à la date du 15 février, celle d'Octave Mirbeau. Remy de Gourmont apparaît dans la liste des souscripteurs en 1898²³.

Dans le domaine culturel, la proximité entre les deux écrivains est alors manifeste, on peut parler de complicité.

Après avoir assisté à une représentation de *L'Intruse* de Maeterlinck, jouée au Théâtre d'Art le 20 mai 1891, Gourmont écrit à Mirbeau



Remy de Gourmont,
par Rouveyre

le 23 : « [...] *“Votre” Maeterlinck ne vous a pas trahi : ce fut, cette étrange et saisissante pièce, la vraie chose d’art de la représentation, et c’est un plaisir que nous vous devons* ». De façon allusive Gourmont rappelle ici ce que Mirbeau a fait en faveur de l’introduction de l’écrivain belge en France, et lui accorde le rôle de « découvreur » de Maeterlinck. Dans une lettre du 30 juin 1891, à propos d’une étude de Pierre Quillard consacrée à *Pages* de Mallarmé, Gourmont met l’accent, à l’adresse de Mirbeau, sur une autre complicité littéraire, cette fois-ci dans une égalité parfaite avec Mirbeau au vu de la formulation retenue : « [...] *vous lirez avec joie la belle étude de Quillard sur notre Mallarmé.* »

Pour Gourmont Mirbeau est un maître en littérature, aussi reçoit-il les compliments que fait Mirbeau pour telle ou telle de ses œuvres avec un extrême plaisir.

Gourmont avait fait parvenir *Sixtine* à Mirbeau. Celui-ci avait dit son intérêt pour ce livre, ce dont Gourmont l’avait remercié le 30 avril 1891 : « *Comme je suis touché et flatté que Sixtine vous ait plu !* ». Dans l’article intitulé « Les Beautés du patriotisme », Mirbeau avait présenté le livre dans ces termes : « *De cette étrange et métaphysique Sixtine, où sont vraiment d’admirables pages, et des beautés de pensée, et des impressions d’art vraiment supérieures* ». Mirbeau est un lecteur fidèle de Gourmont. Il souscrit dans les premiers lorsque Gourmont annonce *Le Latin mystique*, qui sera publié en 1892. Il a retenu un des cinq exemplaires sur papier de luxe au gré du souscripteur. Par ailleurs il a lu attentivement *Lilith* de Gourmont, un conte biblique publié en 1892. Quelques années plus tard, dans « Propos galants sur les femmes », il cite ce texte : « [...] *Je viens de relire Lilith de Remy de Gourmont, [...] savoureux poème en prose déjà ancien, mais toujours si moderne !* »²⁴.

Le 11 novembre 1891 Gourmont invite Mirbeau : « *Je compte que vous viendrez à Paris le 26 novembre, au Théâtre d’art, beaucoup pour Les Aveugles [de Maeterlinck] et un peu pour Théodat, pièce étrange, qui me vaudra sans doute quelques nouveaux horions.* » Le 25, Gourmont annonce un certain retard pour la représentation de sa pièce *Théodat*. Les représentations de *Théodat* n’auront lieu qu’en décembre. Le 21 décembre Gourmont écrit à Mirbeau : « *Je n’ai pas eu un moment ces huit derniers jours pour répondre à votre lettre. Si Théodat vous a intéressé, vous et quelques-uns, c’est tout le résultat que je voulais. [...] Le théâtre n’est pour moi, vous le*

pensez bien, qu'un joujou, mais avec lequel il est distrayant de déconcerter la bêtise de nos concitoyens. [...] » Une fois encore Mirbeau a su encourager son jeune confrère dans le courrier qu'il lui a adressé.

L'attachement de Gourmont à Mirbeau se manifeste par des envois d'ouvrages. Le 22 février 1895, il écrit à son ami : « [...] *Au milieu de tous ces ennuis, j'ai oublié (ce qui est mal) de vous envoyer une publication entreprise avec un ami [Alfred Jarry], L'Ymagier – Je vous mettrai demain à la poste les deux numéros parus : je crois que cela vous amusera, car c'est singulier et absurde.* » Mai 1895, nouvel envoi : « *Je vous adresse le numéro trois de L'Ymagier ; j'espère que cela ne vous déplaira pas trop. [...]* ». En 1896, le 4 mai, il annonce à son ami qu'il recevra un ouvrage de sa part : « *Ce mot pour qu'au milieu des paquets de livres que vous recevrez vendredi ou samedi, vous aperceviez un Pèlerin du Silence que je vous ferai adresser dès que des robes de luxe seront prêtes. Je compte un peu sur ce livre, réunion de poèmes et de petits romans antérieurement offerts aux seuls curieux d'art. S'il vous plaît, je serai content. Votre ami de toujours.* ».

L'attachement de Gourmont à Mirbeau se manifeste plus concrètement encore lorsqu'il lui dédie certains de ses textes. Le 30 juin 1891, il écrit à son ami : « [...] *je travaille à quelque chose pour vous – dont votre nom qui m'est cher sera le Palladium.* » Ce *quelque chose* sera publié dans le *Mercure de France*. Le 25 novembre 1891 il écrit à Mirbeau : « *Je suis tout à fait content que les Stratagèmes vous aient plu et, si je vous ai fait plaisir, avouez que je vous le devais bien.* » En 1895 Gourmont publie *Phocas*, une plaquette de 29 pages tirée à 23 exemplaires : ce texte, il le dédie à Octave Mirbeau, l'ami fidèle dans l'adversité.

En 1896, Gourmont fait paraître des portraits d'écrivains ; d'abord séparément en revue, puis réunis dans un volume : *Le Livre des Masques*, soit trente « portraits symbolistes ». En 1897, il poursuit dans la même veine : les portraits publiés dans le *Mercure de France* seront réunis dans *Le Deuxième Livre des Masques* l'année suivante, avec quelques additions. Tous ces portraits sont illustrés par Félix Vallotton.

Gourmont songeait à Mirbeau pour cette deuxième série de portraits. Le 4 août 1897, il écrit à son ami : « *Pour un Deuxième Livre des Masques, j'implore une ou deux photographies, face et profil, que Vallotton s'engage à interpréter avec le talent que vous savez. Cela m'amusera*

beaucoup, pour ma part, de tenter votre portrait. Je compte sur votre amitié. ».

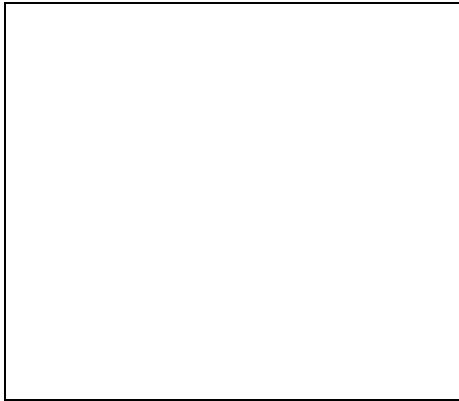
Le 28 août 1897, Gourmont renouvelle sa demande : « *Êtes-vous rentré ? Je pense à ma photographie et nous approchons des derniers jours, car Vallotton lui-même est loin et je tiens à ce que vous ouvriez ma nouvelle série : ce qui est déjà fait en écriture. Tant mieux, mon cher Mirbeau, que nous nous fassions plaisir mutuellement par de publics aveux. Vous parlez plus haut que moi, mais je dirai mon mot avec la certitude que mon jugement sur l'homme est d'accord avec celui que je porte en secret sur l'ami. »*

Dans le volume publié aux éditions du *Mercure de France* en 1898, point de Mirbeau. Considérons l'achevé d'imprimer du *Deuxième Livre des Masques* : 28 août 1897. Gourmont insistait dans sa lettre sur le manque de temps. On peut penser que Mirbeau n'a pas répondu aux demandes réitérées de Gourmont quant à la photographie attendue par le graveur Vallotton. Gourmont aurait renoncé à introduire Mirbeau dans la « nouvelle série ». Ce que Gourmont avait déjà écrit en vue de la publication à venir, il s'en souviendra pour un article publié dans les *Promenades littéraires*. Un concours de circonstances a interdit à Gourmont de dire son estime et sa sympathie pour Mirbeau.

Mirbeau est attentif à ce que proposent les jeunes écrivains et artistes symbolistes, il n'est pas toujours conquis. Il lui arrive de manifester des réticences à l'égard de ce qu'il appelle leurs enfantillages. Dans une lettre à Pissarro, datée du 16 décembre 1891, il donne son sentiment suite aux représentations proposées par le Théâtre d'Art : « *Vraiment, Pissarro, ces symbolistes sont de vrais gamins, ne trouvez-vous pas ? [...]*²⁵ » Qu'en est-il en ce qui concerne Gourmont ? L'intérêt pour son œuvre est-il sincère ? Oui, parce que c'est dans le tempérament de Mirbeau de marquer de l'intérêt pour l'œuvre d'un écrivain qu'il défend par ailleurs comme confrère. Cet intérêt est-il profond ? Ce n'est pas évident. Bien que ces deux écrivains partagent de nombreuses valeurs, leurs appréhensions de l'art et de la société ne sont pas vraiment semblables. Les adhésions intellectuelles, les convictions artistiques de Gourmont et de Mirbeau ne se recouvrent pas exactement. Avec le temps, confrontées à des événements historiques dramatiques, elles pourront être trop éloignées pour que leurs relations perdurent. Dans les années 1890 il y a assez de terrains d'entente entre les deux hommes pour que

leur amitié prospère. Un de ces terrains d'entente, c'est le combat contre la bêtise dans toutes les classes de la société.

L'année 1898 est une année cruciale pour Remy de Gourmont



Caricature de Zola

et Mirbeau. Cette année-là, l'affaire Dreyfus prend une dimension particulière avec l'entrée en scène de quelques intellectuels de renom, tout particulièrement Émile Zola, l'auteur d'une lettre désormais célèbre, publiée le 13 janvier à la une

de *L'Aurore*. L'affaire Dreyfus va séparer les deux amis.

Parmi les écrivains et artistes novateurs, certains font le choix de défendre le capitaine Alfred Dreyfus, d'autres manifestent une certaine défiance à l'égard de ses partisans, d'autres encore privilégient la prudence, sinon le refus de prendre parti. Octave Mirbeau compte parmi les défenseurs les plus fervents du capitaine. Pierre Michel l'a rappelé dans un courrier adressé au journal *Le Monde* : « *Ami et compagnon en anarchie de Bernard Lazare* », Mirbeau est actif bien avant l'année 1898, il « a été un des tout premiers « intellectuels » à s'engager publiquement : sa première chronique dreyfusarde [...] a paru dans *Le Journal* le 28 novembre 1897, soit deux jours après le premier article de Zola, « *Monsieur Scheurer-Kestner* ». Il a pris l'initiative de la deuxième pétition dreyfusarde, publiée dans *L'Aurore* cinq jours après « *J'accuse* » [...] »²⁶. Ouvrons les *Souvenirs sur l'Affaire* de Léon Blum. Voici une page dans laquelle celui-ci parle des réunions qui avaient lieu dans les locaux de *La Revue blanche* : « *Presque chaque soir, à la même heure, la porte s'ouvrait avec fracas et l'on entendait de l'antichambre la voix et le rire éclatant d'Octave Mirbeau. L'âme violente de Mirbeau [...] ne se donnait pas à demi. Il s'était jeté à corps perdu dans la bataille, bien qu'aucune affinité naturelle ne l'inclinât à s'enrôler sous le nom d'un Juif, parce qu'il aimait l'action et la mêlée, parce qu'il était généreux, et surtout parce*

*qu'il était pitoyable, parce que la vue ou l'idée de la souffrance [...] étaient littéralement intolérables à son système nerveux*²⁷. »

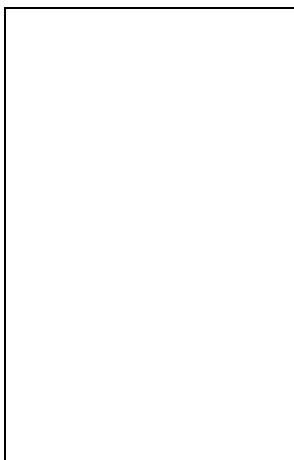
Mirbeau participe à des meetings à Paris et en province, il publie des articles dans lesquels il ridiculise les anti-dreyfusards et rend hommage aux grandes figures du parti de Dreyfus, entre autres le colonel Picquart et Joseph Reinach. Il avait manifesté jadis des réserves à l'encontre de Zola chef de file des naturalistes, il lui est désormais tout acquis. Il avait par le passé fait paraître des articles pleins de haine contre les républicains et les juifs, il explique dans « Palinodies » le 15 novembre 1898 l'évolution intellectuelle qu'il a vécue. Mirbeau affirme : « *Il faut bénir cette affaire Dreyfus de nous avoir en quelque sorte révélés à nous-mêmes, d'avoir donné à beaucoup d'entre nous, trop exclusifs ou trop sectaires dans leur compréhension de la vie sociale, un sens plus large de l'humanité, un plus noble et plus ardent désir de justice.* [...] »²⁸.

Pierre Quillard, l'un des rédacteurs du *Mercure de France*, insiste sur la cohérence de Mirbeau : « *Octave Mirbeau [...] a toujours été [...] un poète et un écrivain spontanément et volontairement asocial. Il a fait détester, parce qu'il les déteste, tous les obsédantes hallucinations collectives qui mutilent et perpétuent dans les cerveaux et dans les moelles des hommes des motifs morbides de souffrance. Par l'ironie et la pitié, il a invité au mépris et à la haine des religions, des morales et des lois, de toutes les lois arbitraires qui restreignent la liberté des individus et la sacrifient aux dieux, aux patries, aux devoirs abstraits et catégoriques.* [...] »²⁹ »

Remy de Gourmont adhère à ces convictions, mais n'accompagne pas Mirbeau dans sa défense d'Alfred Dreyfus. Où situer Gourmont par rapport à l'affaire Dreyfus ? Alain Pagès, dans un ouvrage qui met en scène divers protagonistes de l'affaire, écrit ceci : « *Au sein du Mercure de France, on discute âprement sur le bien fondé d'une déclaration collective en faveur de Zola : [Pierre] Quillard et [André-François] Hérold, qui y sont favorables rencontrent l'opposition de Remy de Gourmont et de Paul Valéry, qui se situent dans le camp anti-dreyfusard*³⁰. » Gourmont est-il fondamentalement anti-dreyfusard ? Sa situation est complexe : il n'adhère pas à la cause dreyfusiste, pas plus à celle des anti-dreyfusards, il s'efforce de maintenir son indépendance d'esprit.

En décembre 1897, dans le *Mercure de France*, Gourmont parlait déjà de l'affaire Dreyfus avec ironie : « *Dreyfus. – Il n'y a guère à dire à ce sujet, en attendant que l'on sache si cette famille est victime d'une erreur grave ou si, au contraire, elle n'est pas en train de reculer les limites de l'infamie. [...] Cette affaire Dreyfus, envisagée froidement, est fort médiocre. Il s'agit d'un abus de confiance ; il s'agit d'un employé infidèle : acte bas, mais acte de petite bassesse et dont on a eu le tort de faire un grand crime ; scélératesse misérable analogue aux tripotages d'un caissier. [...]*³¹ » En janvier 1898, toujours dans le *Mercure de France*, il prend ses distances par rapport à la dramatisation de l'affaire : « *Une justice infaillible et sûre [...] y a-t-il un homme, un seul, qui la désire au fond de son cœur ? [...] Les négociants qui pataugent dans l'industrie du feuilleton, les Richebourg, Ohnet, Bouvier, Claretie, Montépin, Zola, me surexcitent peu ; je n'ai pas l'âme sentimentale ni lacrymatoire ; je ne pleure pas sur l'innocence persécutée : cela ne me regarde pas [...]*³² » Psychologiquement il ne se comporte pas comme Mirbeau.

Il ironise sur la presse : « *Il faut faire monter le tirage. C'est un grand principe, écrit-il en février 1898. [...] La presse vient d'avoir deux mois excellents ; elle s'en prépare un autre avec le procès Zola [...]. J'avoue que, moi aussi, je me suis bien amusé : j'ai lu des cocasseries colossales, de ces drôleries tragiques destinées à stupéfier le peuple, mais qui amusent ceux qui sont un peu au-dessus de l'étiage de la crédulité. [...] Je ne rapporterai pas toutes les énormités qui m'ont frappé et égayé : mais je dois dire que je n'ai, à aucun moment, été troublé, ni ému, et voici pourquoi : j'ai la sensation que cette histoire se passe en Chine, en Colombie ou au XIV^e siècle³³.* »



Caricature de Drumont

Mirbeau et Gourmont s'opposent totalement dans leur façon d'appréhender les événements. Mirbeau s'intéresse au sort d'un homme injustement condamné, Gourmont examine avec circonspection l'affaire.

Dans le *Mercure de France* de février 1898 Gourmont précise sa pensée sur l'affaire Dreyfus. « *Au premier mot qui fut écrit,*

en novembre, sur cette affaire, j'eus une certaine joie. Il est toujours agréable de voir le gouvernement, la justice, l'autorité, aux prises avec une affaire grave ; cela affaiblit le vieil esprit de respect et on doit, quand on aime la liberté, encourager tout ce qui peut libérer les hommes. Ma joie fut courte. Au bout de deux jours il fut clair que nous étions en face d'une affaire purement juive, purement biblique – car les Protestants s'en mêlaient, et qu'il s'agissait moins de sauver un malheureux que d'apothéoser une race, de justifier une confession religieuse. [...] Les Protestants cherchent toujours à se venger de la Révocation de l'Édit de Nantes ; mais les Juifs, de quoi ont-ils à se venger ? Ils sont partout ; ils ont tout » La position de Gourmont se distingue de celle de Drumont de *La Libre parole* : « *On sait que je suis loin d'être antisémite, [...] je tiens même l'antisémitisme pour une erreur ; j'estime que la campagne de M. Drumont a été mauvaise en tant qu'elle a été dirigée contre une race et non contre le capitalisme juif* ». Gourmont s'interroge : « *mais pourquoi s'appesantir sur une seule révision ?* » Gourmont réclame la justice pour tous. « *Plus de vingt procès d'espionnage ont depuis vingt ans été jugés à huis-clos ; plusieurs anarchistes, d'innombrables malheureux accusés d'outrages aux "bonnes mœurs" ont été condamnés dans des caves : qu'on demande l'abrogation générale d'un principe monstrueux, qu'on révisé tous les procès et non un seul*³. »

Gourmont n'a pas abdiqué les convictions qu'il partageait avec Mirbeau : avec les anarchistes, il conteste le pouvoir établi et dénonce le capitalisme, il n'adhère pas à la défense du seul Dreyfus, un bourgeois et un officier.

En mars 1898, dans le *Mercure de France*, Gourmont se révolte contre la tyrannie de l'opinion. « *L'opinion est despotique parce qu'elle est convaincue et non raisonnable* ». Gourmont, en retrait par rapport aux événements, met sur le même plan les dreyfusistes et les anti-dreyfusistes : « [...] *On distingue dans les affaires présentes, deux courants d'opinion, absolument divergents il est vrai, mais deux courants seulement. C'est une masse opposée à une autre masse ; dans l'une comme dans l'autre, les opinions individuelles disparaissent sous le manteau d'une conviction unanime. [...] Il n'y a plus d'orgueil ; les fiertés individuelles se collent en banc au même rocher ; la drague du pêcheur d'un coup les arrache et les capture : une odeur de dictature flotte sur la mer [...]* ». Gourmont refuse de renoncer à son indépendance. « *Il n'y a*

pas de liberté, écrit Gourmont, là où le public n'est pas assez intelligent pour aimer les opinions contradictoires. Un tel état d'esprit semble avoir existé en France vers le milieu du XVIII^e siècle : qui nous rendra ces temps sceptiques, ces temps bénis³⁴ !»

Les défenseurs de Dreyfus sont convaincus que la Vérité est en marche. Gourmont se gausse de cette Vérité. Voici ce qu'il écrit dans le *Mercur de France* en juillet 1899 : « *La Déesse qui devait sécher tous les pleurs fait verser des larmes de dégoût. [...] Pourtant, cette Vérité, que je vois crevée et délirante, [...] ce même cadavre dont la Morgue ne voudrait plus, des esprits guillerets le voient debout, frais. [...] C'est une petite fée [...] dodue et bien prise, et dont la bouche charmante répand autant de bijoux que de paroles. M. Zola recueille les paroles et M. Reinach les diamants [...]*³⁵. » Gourmont est tout aussi caustique quand il parle de Déroulède ou de François Coppée, membres du camp anti-dreyfusard.

En janvier 1899, Gourmont insiste sur la dimension religieuse de l'affaire : « *Avez-vous la foi ? C'est le moment : on va recommencer le christianisme, voilà les apôtres en redingote noire. [...] Voici le Sermon sur l'île du Diable, pour faire suite au sermon sur la Montagne ; voici le couvent luthérien et la sacristie janséniste [...]* ! Car l'Affaire n'est plus du tout judiciaire. Elle est devenue religieuse depuis que M. de Pressensé, au nom du Christ, racole les fils de Ravachol. Il y a là un trait de fanatisme religieux dont la psychologie est obscure. [...] Mais n'appartenait-il pas à des « intellectuels » de se refuser autel contre autel ? Si la foule adore le Grand Sabre, est-ce une raison pour que l'élite (assez bigarrée) construise un temple où l'on soit tenu de vénérer deux ou trois mots abstraits écrits sur les murs [...] ?³⁶. » Gourmont songe peut-être à Mirbeau, adepte de l'anarchie, qui a animé des réunions publiques avec le protestant de Pressensé. Foncièrement hostile aux « hommes en noir », les esprits religieux du parti de Dreyfus, aussi intransigeants à ses yeux que leurs adversaires, Gourmont quitte la scène politique. Il conjugue une vision esthétisante et une attitude sceptique face au branle du monde. « *Quoi de plus agréable [...] et de plus beau, que de regarder la vie d'un peu haut, avec l'impartialité d'un dieu ? [...] Nietzsche a bien fait de "mourir" pour ne pas voir une fois de plus combien les hommes sont indignes de sa hautaine philosophie, combien ils sont loin du magnifique égoïsme dont le sourire est taillé dans la pierre*

éternelle », écrit-il en mars 1899³⁷. Mirbeau a choisi, lui, de participer au plus près des événements : cet écrivain et journaliste, convaincu de la justesse de ses choix, se bat comme se battent Bernard Lazare, Zola, Péguy, sans arrière-pensées politiques, pour l'homme Dreyfus, pour une certaine idée de l'homme.

Dans le contexte de l'affaire Dreyfus, Mirbeau et Gourmont se situent dans des champs idéologiques antagonistes, ils resteront séparés dans les années à venir. L'éloignement de Gourmont par rapport à Mirbeau ne concerne pas le seul terrain politique, il touche aussi à la littérature.

Les conversations entre Paul Léautaud et Gourmont nous apprennent que Gourmont a pris ses distances par rapport à ses années symbolistes. À la fin du siècle, il met l'accent sur l'esthétique de la langue française, il devient un critique littéraire respecté. Dans les années 1900 il lance la Collection des plus belles pages. Voilà Gourmont qui se propose de réhabiliter les poètes baroques de l'époque Louis XIII (Théophile de Viau, Saint-Amant), les libertins du XVII^e siècle (Saint-Évremond, Cyrano de Bergerac), les esprits libres Chamfort et Rivarol ...

Dans *Le Chemin de velours* – un ouvrage qui relève d'une procédure d'examen qu'il a réinventée : la dissociation d'idées –, Gourmont rend hommage aux jésuites casuistes qui étaient pour l'avortement, le libre choix des filles, et à l'inverse dénonce l'étroitesse d'esprit des jansénistes et des protestants. « *Les apôtres en redingote noire* », actifs lors de l'affaire Dreyfus, ressemblent fort aux « *hommes en noir* » de l'âge classique. Gourmont, fidèle à ses convictions, continue à dénoncer les autorités morales et politiques de son temps, avec les moyens dont il dispose, ses chroniques du *Mercure de France*, la Collection des plus belles pages. En célébrant des esprits libres du passé, attachés aux « *temps sceptiques, ces temps bénis* », Gourmont ne s'éloigne qu'en apparence de son temps, il affirme son scepticisme et son attachement à la liberté de pensée.

Mirbeau, qui appartient à l'extrême gauche de l'Académie Goncourt, est fidèle à d'autres engagements. Mirbeau défend le roman social, il attire l'attention de l'opinion sur des romanciers prolétariens, Marguerite Audoux, l'auteur de *Marie Claire*, Knut Hamsun, l'auteur de *La Faim*. Mirbeau invente des procédures de composition bien particulières dans le roman *La*

628-E8. L'incompatibilité littéraire entre les deux hommes est alors manifeste. Elle ne cesse pas de s'approfondir en fonction des choix culturels de chacun.

La façon de vivre des deux écrivains est aussi fondamentalement différente. En 1891 Gourmont est tombé malade, il en avait parlé à Mirbeau dans l'une de ses lettres. Il ne s'est pas relevé de cette maladie. Son lupus tuberculeux l'a amené à se retirer du monde. Gourmont ne quitte plus guère sa retraite de la rue des Saints-Pères ou son bureau du *Mercur* de France. Gourmont est devenu misanthrope. Misanthrope, Mirbeau l'est aussi. Mais la misanthropie de Mirbeau est lumineuse, et non pas crépusculaire comme celle de Gourmont. Mirbeau, c'est l'homme des journées passées à Giverny avec l'ami Claude Monet – que nous conte admirablement Eva Figes dans son livre *Lumière*³⁸ ; Mirbeau, c'est l'homme des amitiés et des enthousiasmes. Gourmont s'installe, lui, dans le scepticisme et l'intellectualisme radical. Les deux anciens amis n'ont pas connu la même trajectoire existentielle.

Une amitié née en 1891 s'est délitée parce que Gourmont et Mirbeau ont suivi des voies différentes. Pour autant, aussi éloigné soit-il des choix politiques et idéologiques de Mirbeau, Gourmont reconnaît ses qualités d'homme et d'écrivain. Léautaud, qui note combien Gourmont est devenu de parti pris envers Mirbeau, n'ignore pas que le même Gourmont a rendu hommage à Mirbeau : « *Il y a dans les Promenades littéraires de Gourmont un très bel article sur lui*³⁹. » Léautaud s'est interrogé sur l'attitude paradoxale du critique du *Mercur* : « [...] *pour revenir à l'affaire Mirbeau, je dis que Gourmont est amusant. Les gens dont il dit du mal des livres, il leur écrit des lettres aimables. Les gens sur lesquels il écrit des articles d'éloges, il en dit du mal. Il a écrit sur Mirbeau, dans ses Promenades littéraires, un fort bel article. Un article comme Mirbeau en a peu lu. Il ne rate pas une occasion pour en dire le plus grand mal, que c'est un écrivain de boulevard, sans style, etc. et qui ne vaut guère mieux comme homme*⁴⁰. »

De fait la position de Gourmont à l'égard de Mirbeau rejoint celle qu'il a eue face à Émile Zola. Gourmont, dans les colonnes du *Mercur*, n'a pas cessé de s'insurger contre le naturalisme de Zola et d'ironiser sur ses choix dreyfusistes. Et pourtant, on relève ces lignes dans un recueil de pensées inédites de Gourmont : « *Ce qu'il y a de plus respectable dans les qualités que doit avoir un homme social, est l'amour de la justice, c'est*

pour cela que les plus acharnés ennemis (non sectaires) de Voltaire et de Zola, ne refusent pas leur admiration aux défenseurs de Calas et de Dreyfus¹. » C'est justement parce que lui-même n'est pas sectaire qu'il peut estimer des adversaires idéologiques : Gourmont a su rendre hommage à Zola. Il a aussi rendu un merveilleux hommage à Mirbeau.

Tirant parti de la présentation d'un livre consacré à Octave Mirbeau, Gourmont examine l'œuvre accomplie par celui qui fut son ami : « [...] *il a poursuivi également et avec la même générosité foncière, l'injustice sociale et l'injustice esthétique. Il s'adonna à cette double guerre avec une fougue merveilleuse à voir, mais surtout excessive ; il blessa ses ennemis et aussi quelques-uns de ses amis* » (Gourmont songe-t-il à lui-même ?). « *Mirbeau aura peut-être été le dernier admirateur, le dernier cœur capable d'enthousiasme spirituel* » (Gourmont le sait d'expérience pour lui-même). « *Octave Mirbeau, dans l'intimité comme en public, a, plus que tout autre, pratiqué cette magnifique charité intellectuelle. [...] Cette vertu, qui tiendrait presque lieu de talent, il l'ajoute par surcroît aux dons purement littéraires qui lui furent libéralement dévolus. Cela augmente son originalité ; cela donne à sa force le charme très rare de la tendresse ; cela achève une figure où le sourire est parfois triste². »*

Gérard POULOUIN
Université de Caen

1. *Journal littéraire*, tome II, Mercure de France, 1955, p. 68.

2. *Ibid.*, pp. 82-83.

3. *Ibid.*, p. 92.

4. *Ibid.*, p. 187.

5. *Ibid.*, p. 80.

6. *L'Écho de Paris*, 26 mars 1891.

7. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, Robert Laffont, coll. Bouquins, t. III, p. 562

8. « Enquête sur l'évolution littéraire. Les néo-réalistes. Octave Mirbeau », *L'Écho de Paris*, 21 avril 1891, p. 2.

9. Bibliothèque municipale de Caen, Ms in. fol. 399. Même source pour les autres extraits de lettres de Gourmont à Mirbeau.

10. « Les jeunes et les vieux », *L'Écho de Paris*, 16 avril 1891, p. 1.

11. Jules Renard, *Lettres retrouvées 1884 - 1910*, Le Cherche-midi éditeur, 1997, p. 41.

12. *Le Figaro* du 18 mai 1891, texte repris dans *Les écrivains* (Première série), Flammarion, 1925, p. 227-235.

13. Archives de l'Académie Goncourt. Information aimablement transmise par Pierre Michel.

14. *Mercure de France*, juin 1891, p. 375.

15. Lettre citée dans *Octave Mirbeau, l'imprécateur fidèle*, biographie de J.-F. Nivet et P. Michel, Séguier, 1990, p. 502-503.

16. Détail d'une lettre communiquée par Pierre Michel.

17. *Correspondance avec Camille Pissarro*, Du Lérot éditeur, 1990, p. 36.

18. *Mercure de France*, juin 1892, p. 185-186.

19. Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, éd. Thot, 1982, p. 134.

20. Voir la note de Pierre Quillard, « Théâtre d'Art - représentation au bénéfice de Paul Verlaine et de Paul Gauguin », *Mercure de France*, juin 1891, p. 48.

-
21. *Mercure de France*, juillet 1896, p. 190.
 22. *Mercure de France*, mars 1897, p. 630.
 23. *Mercure de France*, janvier 1898, p. 349.
 24. *Les écrivains* (Deuxième série), Flammarion, 1925, p. 188.
 25. *Correspondance avec Camille Pissarro, op. cit.*, p. 77.
 26. *Le Monde*, 27 janvier 1998, p. 16.
 27. *Souvenirs sur l’Affaire*, Gallimard, coll. Folio, p. 92.
 28. *L’Affaire Dreyfus*, édition établie par J.-F. Nivet et P. Michel, Séguier, 1991, p. 161.
 29. « Octave Mirbeau », *Mercure de France*, juillet 1899, p. 72.
 30. *Émile Zola, un intellectuel dans l’affaire Dreyfus*, Séguier, 1991, p. 244.
 31. *Mercure de France*, décembre 1897, pp. 876–878.
 32. *Mercure de France*, janvier 1898, pp. 211–212.
 33. *Mercure de France*, février 1898, pp. 529–535.
 34. *Mercure de France*, mars 1898, pp. 879–885.
 35. *Mercure de France*, juillet 1899, p. 171.
 36. *Mercure de France*, janvier 1899, pp. 154–155.
 37. *Mercure de France*, mars 1899, p. 749.
 38. *Lumière*. Traduit de l’anglais par Gilles Barbedette, Rivages poche, 1989.
 39. *Journal littéraire, op. cit.*, p. 80.
 40. *Ibid.*, pp. 150–151.
 41. *Pensées inédites*, Édouard Champion, 1924.
 42. *Promenades littéraires*, *Mercure de France*, 1916, p. 85 et p. 88. Texte écrit en 1898 et 1903.